

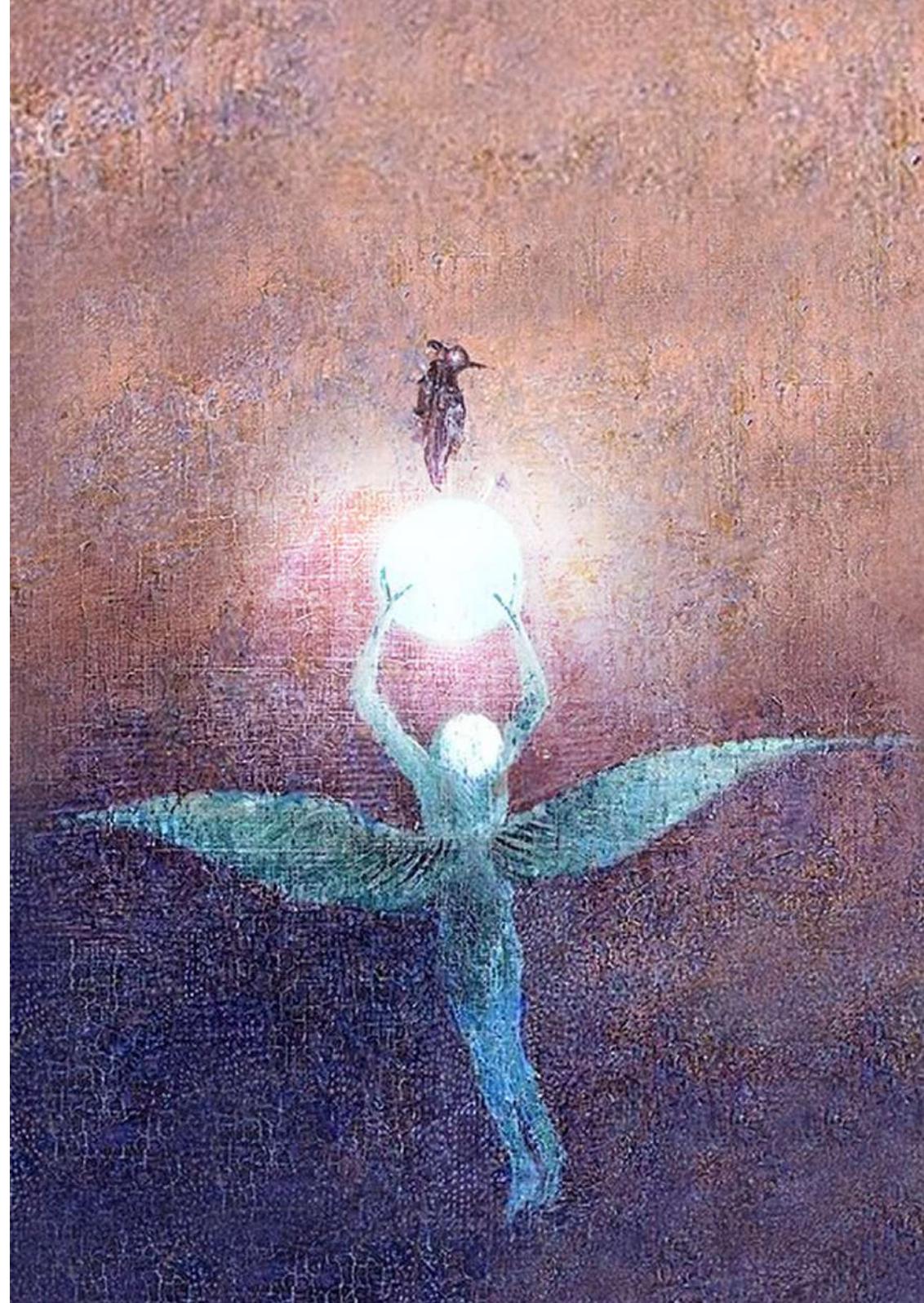
LeBalcon

SAMSTAG AUS LICHT

28 & 29 juin 2019

*Philharmonie de Paris - Cité de la Musique
Église Saint-Jacques Saint-Christophe*

REVUE DE PRESSE



Karlheinz Stockhausen (1928-2007)

Samstag aus Licht

***Une production Le Balcon, Philharmonie de Paris, ManiFeste, Festival de l'IRCAM - Centre Pompidou
28 et 29 juin 2019 / Création française***

I. Avant la représentation

- Étincelle, magazine de l'IRCAM : « Enluminer LICHT : entretien avec Maxime Pascal » - p. 3
- France info : « Nous étions aux répétitions de Samstag aus Licht, le projet fou du génial Stockhausen à la Philharmonie de Paris » - p. 5

II. Revue de presse française

- Forumopera : « Samedi de débauche » - p. 7
- Diapason : « Samstag aus Licht de Stockhausen : une journée de lumière à la Villette » - p. 8
- Olyrix : « Samedi de Lumière et de chaleur et Balcon de la Philharmonie » - p. 9
- Télérama : « Sur les traces des aventuriers du lyrique » - p. 11
- ResMusica : « Vers la lumière avec Stockhausen et Le Balcon » - p. 13
- France TV Info : « Avec Samstag aus Licht, la folie Stockhausen conduite par Maxime Pascal embrase la Cité de la Musique » - p. 14

III. Revue de presse internationale

- Suddeutsche Zeitung : « Lasst uns Kokosnusse Spenden » - p. 16
- Il Giornale della Musica (Italie) : « Lucifero secondo Stockhausen » - p. 17.

Bonus : le Journal de Saint-Denis : « Comme à l'opéra » - p. 18

Juin 2019

Entretien : Jérémie Szpirglas



Enluminer LICHT

Entretien avec Maxime Pascal

L'Ensemble Le Balcon s'est lancé dans une aventure proprement inédite : monter le monumental cycle opératique Licht (1979-2003) de Karlheinz Stockhausen dans son intégralité. Après Donnerstag en octobre 2018 à l'Opéra-Comique, il en présentera un second volet les 28 et 29 juin prochain, dans le cadre de ManiFeste : Samstag. Le chef Maxime Pascal expose pour nous leur démarche et ce qu'elle suppose.

Monter Licht dans son intégralité n'a jamais été fait dans le cadre d'une même production, pas même par Stockhausen lui-même, puisque Mittwoch et Sonntag ont été créés de manière posthume, sous la houlette de sa Fondation. Les différentes parties de ces deux derniers ouvrages ont certes été créées indépendamment du vivant du compositeur, mais jamais ensemble, en tant qu'opéras – chaque scène de chaque acte de Licht ayant été conçue pour pouvoir aussi être jouée seule. D'où vous est venue l'idée ?

J'ai découvert cette musique il y a une petite dizaine d'années, alors que nous venions de fonder Le Balcon. Je connaissais bien les œuvres antérieures de Stockhausen : Gruppen, Zeitmass, etc. – des pièces qui sont, malgré tout, plus faciles à monter qu'un opéra – mais pas Licht. Et pour cause : le Conservatoire de Paris, où j'étais étudiant, n'en avait ni partition ni enregistrement. Puis j'ai pu assister aux créations scéniques de Sonntag (Dimanche) à Cologne en 2011 et de Mittwoch (Mercredi) à Birmingham en 2012, et j'ai d'emblée été fasciné, par l'aspect pluridisciplinaire notamment. La première partition que j'ai vue, c'est celle d'Examen, que nous avons jouée à l'église Saint-Merry voilà huit ans : c'est la dernière scène du premier acte de Donnerstag (Jeudi), qui voit Michael, le personnage principal du cycle, passer son examen d'entrée au conservatoire. La première chose qui saute aux yeux, c'est l'effectif, pour le moins atypique : piano, trompette, ténor, cor de basset... ainsi qu'un danseur et un mime ! À cela s'ajoute la mise en scène, consignée dans la partition : les gestes des mimes et la chorégraphie sont notés avec autant de précision que les parties instrumentales, de même que les costumes. Je n'avais jamais vu ça !

C'est ainsi que nous avons commencé avec Le Balcon à jouer quelques scènes, principalement extraites de Donnerstag et de Samstag (Samedi). Au bout de quelques années, à force de jouer chaque scène séparément, nous avons eu envie de monter les ouvrages dans leur intégralité. Donnerstag étant celui dont nous avons joué le plus de parties, c'est naturellement celui-ci que nous avons choisi pour débiter, à l'Opéra-Comique – une création française au passage. De fil en aiguille, salles et festivals ont manifesté leur intérêt et nous nous sommes fixé l'objectif de monter tout le cycle, au rythme d'un par an pendant sept ans.

Un par an... Mais pas dans l'ordre puisque vous avez entamé le cycle par le Jeudi et non par le Lundi. Le cycle étant généré et régi par une super-formule, ce choix semble un contresens – comme si on intervertissait les notes d'une série.

C'est juste. Mais il y a plusieurs manières de l'appréhender. Si nous donnons un jour le cycle d'une seule traite, en sept jours, cette approche « théorique », du lundi au dimanche, s'imposera – c'est ainsi que le cycle est conçu musicalement. Mais d'autres ordres peuvent aussi être pertinents, même si l'œuvre n'est pas à proprement parler ouverte.

Pour l'heure, nous avons pris le parti de suivre l'ordre chronologique de composition. Et ce n'est pas par hasard si Stockhausen a écrit d'abord Donnerstag, Samstag et Montag : chacune de ces journées est consacrée exclusivement à chacun des protagonistes du cycle (respectivement Michael, le personnage principal, Lucifer et Ève). Du point de vue dramaturgique, cet ordre paraît donc plus logique : on « présente » chacun des personnages avant de les faire interagir. Ce qu'ils feront dans Dienstag, Freitag et Sonntag (qui mettent aux prises chacun des duos formés par les trois protagonistes) puis dans Mittwoch (qui les réunit tous les trois). De surcroît, Donnerstag « raconte » la genèse de l'œuvre. Il demeure néanmoins une grande question : doit-on terminer par Sonntag qui, non seulement, clôt le cycle du point de vue de la superstructure conçue par Stockhausen, mais est aussi le dernier opéra achevé ? Ou par Mittwoch, qui n'est certes que le pénultième achevé, mais qui met en scène la réconciliation des trois personnages – terminant donc le cycle sur une note de paix ?

Quelle distance peut-on, doit-on, et est-on en droit (vis-à-vis de la famille) de prendre par rapport, justement, à la pensée qu'exprime Stockhausen dans Licht, pensée que l'on a pu percevoir comme sectaire ?

Concernant cette pensée, il convient de replacer la trajectoire de Stockhausen et la réception de son œuvre par ses contemporains dans leur contexte. Le très fort mysticisme de Licht est en totale contradiction avec l'époque dans laquelle il a été créé, d'où le rejet dont il a fait l'objet, et les multiples clichés qui en sont nés. Mais notre société évolue et je suis convaincu que cette musique doit être considérée comme « ouvrant » le XXI^e siècle. Le fait que le cycle ait été achevé en 2003 n'est pas anodin à cet égard.

Ainsi, l'image d'un Stockhausen « gourou », mystique naïf qui délire avec ses planètes et ses étoiles, est selon moi un poncif qui appartient au microcosme de la musique contemporaine des années 1980, sans véritables liens avec ce qu'il était réellement. Lorsqu'il compare la composition à la création d'un univers, j'y vois davantage la vision d'un enfant jouant avec ses jouets et imaginant seul dans sa chambre son monde, peuplé de petites créatures qu'il agence à sa guise. C'est exactement ce qu'il fait dans Licht : lui-même l'a écrit, affirmant que ce qu'il y cherche, c'est justement ce désir enfantin de se prendre pour Dieu.

Selon moi, ses élucubrations cosmiques et mystiques n'ont rien d'un délire mégalomane, ce sont bien plus une réponse à la violence du (des) trauma(s) qu'il a subi(s) enfant (la mort du père, de la mère, les horreurs de la guerre). La question de l'enfance est primordiale pour comprendre la musique de Stockhausen : sa naïveté doit être interprétée comme positive. C'est celle de l'enfance qu'il a décidé de préserver, sans toutefois s'y enfermer.

La dimension autobiographique est l'autre aspect délicat de Licht : comment l'approchez-vous ?

Le travail que nous avons fait avec Benjamin Lazar sur Donnerstag était passionnant à cet égard, pas tant pour ses aspects autobiographiques à proprement parler, que par la manière dont l'acte créateur est mis en scène. À cet égard, Licht est une œuvre du vingtième siècle : c'est l'histoire d'un compositeur, d'un créateur, et les éléments autobiographiques y sont évidents, même s'ils ne s'expriment pas ouvertement : Stockhausen ne s'incarne pas uniquement en Michael, il est tous les personnages.

Dans un geste psychanalytique ?

En partie. Même si, contrairement à ce qu'on a pu dire, l'œuvre n'est nullement refermée sur son seul compositeur. Bien au contraire, c'est une œuvre ouverte sur le monde. Je comprends que ses affirmations aient pu choquer, notamment lorsqu'il dit qu'il veut « rassembler » et « écrire » les arts du monde. Mais, pour comprendre la musique de Stockhausen, comme celles de Beethoven ou de Debussy, la notion de « point de vue » est pour moi primordiale. De même que la Symphonie Pastorale est selon Beethoven « plutôt expression de la sensation que peinture », Licht donne le point de vue d'un homme allemand, du XXI^e siècle, au contact des différentes formes d'art qui viennent d'un peu partout (Inde, Japon, Europe, Amériques, etc.). Là encore, la question de l'enfance est essentielle : Stockhausen se met dans la posture d'un enfant, appréhendant le monde qui l'entoure. La notion du point de vue est très forte pour l'enfant, qui a tendance à tout ramener à lui : l'enfant ne comprend pas tout de suite, par exemple, que le soleil a une existence propre... Licht est moins l'œuvre d'un mégalomane égotiste que celle d'un homme de son temps et de son lieu, qui met sa vie et sa perception des arts au service de sa vision artistique. À mes yeux, la force mystique de l'œuvre est une force humaniste ouverte sur l'humain et sur l'art humain : c'est d'une beauté et d'une générosité incroyables.

FRANCE INFO
116 AVENUE DU PRÉSIDENT KENNEDY
75116 PARIS

franceinfo:

Mercredi 26 juin 2019
Lorenzo Ciavarini Azzi



Nous étions aux répétitions de "Samstag aus Licht", le projet fou du génial Stockhausen à la Philharmonie de Paris

"Samstag aus Licht", deuxième volet de l'opéra total (en sept épisodes) de Karlheinz Stockhausen, sera donné à la Philharmonie de Paris ce 29 juin. Nous avons pu assister à l'une des dernières répétitions, avec les précieuses explications de Maxime Pascal, qui dirige. Atmosphère.

C'est une grande salle de répétition de la Philharmonie de Paris. S'y déroule l'une des dernières séances de préparation de Samstag aus Licht, l'opéra de Karlheinz Stockhausen qui sera donné ici même ce 29 juin. Samstag (samedi) est la suite de Donnerstag (jeudi) présenté l'année dernière, deux des sept opéras de Licht (lumière), œuvre gigantesque, sorte de nouvelle création du monde selon le compositeur allemand. Aux commandes, le Français Maxime Pascal, ce chef surdoué biberonné à Boulez et à Stockhausen, justement. Fondateur de l'orchestre sonorisé Le Balcon, il est un des rares à vouloir (pouvoir ?) s'attaquer à l'entreprise.

« Licht a changé ma vie »

« Licht est une des rencontres qui ont changé ma vie de musicien », lâche Maxime Pascal. «Le quotidien du travail de Stockhausen me construit et m'inspire. J'y trouve une joie sensorielle immense, de solliciter mes compétences techniques d'artiste à la fois sur l'oreille, l'esprit, et la vue, puisque Stockhausen a écrit tous les aspects visuels de son opéra».

L'après-midi où nous assistons aux répétitions, on en est à la scène 2 de Samstag : le chant de Kathinka pour le Requiem de Lucifer. Question narration, il faut s'accrocher, comme toujours chez Stockhausen. «Le samedi c'est le jour de Lucifer et le jour de la transition», nous explique Maxime Pascal. La transition ? C'est «le passage de la vie à la mort, mais aussi de la mort à la vie, de l'ombre à la lumière et de la lumière à l'ombre», précise-t-il. Une flûtiste, installée au-dessus du piano (qui, lui, représente la tombe de Lucifer), est un chat («Kathinka» est un mot composé de «Kat» pour «chat», figure animale du Samedi, de «Think» pour «penser» et de «A» pour «alpha», les débuts) qui s'apprête à jouer une mélodie qui va aider Lucifer à trouver le repos.

Litanie envoûtante

Oublions la complexité. Ce qui compte est la beauté de ces notes lancinantes, une sorte de litanie, ou de prière, pendant ce moment de suspension, littéralement hors du temps : «l'idée est qu'on ne sait pas si on est dans l'avant ou dans l'après, on est entre la nuit et l'aube», précise Maxime Pascal. Tous les sens sont en éveil.

(suite de la première page)

De part et d'autre de la salle, non loin de la flûtiste, il y a de drôles de figures, des hommes et des femmes portant des soutanes noires (l'un d'eux avec capuche qui masque son visage), auxquelles sont accrochées toutes sortes de percussions : des tambours, des tubes métalliques, des bois de xylophone, des plaques de cuivre...

Ce sont les figures représentant les cinq sens, justement, accompagnés de la figure de la pensée : six percussionnistes qui font résonner les attirails qu'ils ont eux-mêmes imaginés et fabriqués. La vue, le toucher et l'ouïe se concertent, sous l'œil du chef d'orchestre : question de tempo, mais aussi de puissance de sons, notamment des percussions faites avec des plaques de cuivre, par ailleurs très lourdes à soulever. Une symphonie de cloches, de ronronnements et de sifflements nous envoûte. «Il y a dans tout l'opéra un caractère de rite, de foi mais au sens le plus originel et le plus profond, ce que pouvaient être les prototypes de croyance chez les premiers hommes», dit Maxime Pascal.

Artisanat

L'opéra *Samstag aus Licht* est présenté dans le cadre de *Manifeste*, le festival de l'Ircam (le centre de recherche et de création musicale français). Le côté très artisanal des percussions tranche avec l'idée que l'on se fait du travail de ce laboratoire musical, l'Ircam, et de la musique contemporaine. «C'est vrai que dans cet opéra-ci il n'y a pas d'électronique, c'est un autre type de rêve technologique», dit le chef d'orchestre. «En revanche, tout est sonorisé dans *Licht* : toutes les voix, tous les instruments, même les danseurs parfois sont sonorisés dans leurs gestes. Stockhausen c'est «le» compositeur qui, à la fin des années 70, a commencé à tout sonoriser. Il est vraiment l'un des pionniers de tout cela, au-delà d'être un pionnier de toute la lutherie informatique».

Stockhausen vs Boulez

Maxime Pascal rend décidément hommage à Stockhausen en portant *Licht* sur scène. Mais son deuxième père en musique n'est jamais loin : «il y a dans *Donnerstag aus Licht* une dimension autobiographique», avoue-t-il. «La relation Lucifer-Michael (ce dernier étant l'alter ego de Stockhausen) est une relation père-fils, mais aussi une relation fraternelle : ils sont comme des frères qui s'opposent et je ne peux pas m'empêcher de penser à la relation ultraviolente qu'a eue Stockhausen avec Boulez. C'étaient des frères qui ne se comprenaient pas, mais ils n'étaient pas des frères ennemis. Stockhausen disait : on est tous les deux en train de gravir la même montagne. Mais par des versants différents».

Lorenzo Ciavarini Azzi



SAMEDI DE DÉBAUCHE

Avec *Samstag aus Licht*, le Balcon dévoile le deuxième volet de son odyssée stockhausénienne, qui vise à présenter les sept opéras du cycle *Licht* d'ici 2024. Le voyage s'ouvrait en fureur, avec *Donnerstag aus Licht* présenté à l'Opéra comique. Pour le Samedi, c'est à la Philharmonie que revient le défi d'assurer la représentation de cette œuvre.

Quand on s'appelle Karlheinz, et qu'on pense être né sur l'étoile Sirius, on n'écrit pas un opéra comme tous les autres. Outre sa durée (une trentaine d'heures tout de même), *Licht* franchit définitivement les limites de ce qui nous semblait être l'art lyrique jusqu'à présent. Si *Donnerstag* pouvait faire émerger quelques vestiges de l'opéra « old school », *Samstag* casse les codes pour de bon.

La première partie a lieu dans la salle de concert (ici, la Cité de la musique). On y chante assez peu : le rôle de Lucifer est bien moins bavard qu'auparavant, celui-ci se contentant de jouer les maîtres de cérémonie, introduisant chaque action musicale. On savoure tout de même la noirceur et la profondeur du timbre de Damien Pass, à qui la figure de l'ange déchu convient tout à fait. Pour la dernière partie de cette soirée, le public est invité à se rendre dans l'église Saint Jacques-Saint Christophe, à quelques rues de la Philharmonie. Cette dernière scène (d'une heure environ) fait intervenir un chœur d'hommes, sept trombones et un orgue dans un rituel effrayant, certes, mais assez séduisant à la longue. Sur des sons tenus qui ne sont pas sans rappeler *Stimmung*, le Chœur de l'Armée française récite les Vertus de Saint François en rythmant le discours de percussions ou de coups de sabots au sol. Profitons-en pour signaler l'excellente qualité des solistes du chœur, qui ne disposent pourtant que de quelques mesures à peine pour mettre en avant leurs qualités vocales.

Bien entendu, le spectacle n'est pas sans quelques longueurs, mais celles-ci sont un peu la règle du jeu chez Stockhausen. Malgré le jeu virtuose et ultra-précis d'Alphonse Cemin, le *Klavierstück XIII* fait trouver le temps un peu long. Plus intéressante musicalement est le « Chant de Kathinka », pour flûte seule et six percussionnistes. Dans un rituel sonore inspiré des musiques de cour japonaises, le compositeur déploie une palette de techniques flutistiques admirablement servie par Claire Luquiens.

Enfin, c'est dans la gargantuesque « Danse de Lucifer » que Maxime Pascal entre en scène, dirigeant avec toujours autant de passion l'orchestre d'harmonie du Conservatoire régional de Paris. Dans cette immense pantomime instrumentale, les interprètes sont disposés en hauteur, selon la forme du visage de Lucifer (sourcil, bouche, œil etc.). Exigeant des instrumentistes comme du chef une coordination entre jeu et geste assez inédite, c'est bel et bien un visage monstrueux et grimaçant qui ondule sous nos yeux.

La mise en scène de Damien Bigourdan, et les vidéos de Nieto viennent se greffer sur la trame scénique déjà millimétrée de Stockhausen, en soulignant les points importants du spectacle. On appréciera aussi les costumes fantasmagoriques de Pascale Lavandier, qui révèle la dimension onirique de chaque personnage.

Face à cette débauche de moyens, on ne peut s'empêcher de se poser quelques questions. Est-ce bien la musique de Stockhausen que l'on applaudit ? N'est-on pas avant tout enthousiasmé par la virtuosité instrumentale des interprètes (qui jouent tous par cœur, bien entendu) ? Est-ce aussi le tour de force logistique de cette soirée que l'on salue ? Peut-être un peu des trois, n'en déplaise au compositeur.

Alexandre Jamar

FORUMOPERA.COM

LE MAGAZINE DE L'OPERA ET DU MONDE LYRIQUE

Forumopera
28 juin 2019



Une journée de lumière à la Villette

30 juin 2019
Benoît Fauchet



Maxime Pascal et son collectif transdisciplinaire Le Balcon poursuivent leur exploration de Licht, la somme opératique de Karlheinz Stockhausen, par « journée » complète, dans l'ordre de la composition. Après Donnerstag aus Licht (1978-1980) en novembre dernier à l'Opéra Comique, voici Samstag aus Licht (1981-1983) — même trente-cinq ans plus tard, c'est une première française, sous les auspices de la Philharmonie et du festival ManiFeste de l'Ircam. Le « porteur de lumière », Lucifer, est naturellement au cœur de cette drôle de cérémonie qui prend les formes successives d'un rêve, d'un rite funéraire, d'une danse macabre et finalement d'un exorcisme.

Ce monde en transition brûle du feu (infernale) et des couleurs rougeoyantes des cuivres, en majesté dès le prologue, « le Salut du samedi ». Quatre groupes surplombent le public de la salle des concerts de la Cité de la musique, lieu idéal pour un exercice décentré de spatialisation, et exposent la « formule » qui va nourrir toute la partition. Le son est projeté avec ardeur, et les instruments décrivent les mêmes mouvements, dans un bel ensemble quasi chorégraphié. Sous la direction scénique maligne de Damien Bigourdan, qui a les moyens modestes d'une mise en espace mais fait mieux que cela, le Lucifer toujours diablement libre de Damien Pass, grîmé en mâle à tête d'oiseau sur un rocher mazouté, a le sommeil empli de la Klavierstück XIII de Stockhausen. Mais même dans son rêve le plus fou, aurait-il pu espérer une exécution aussi investie que celle qu'offre Alphonse Cemin ? — la virtuosité digitale jusqu'au cadre et aux cordes du clavier, le jeu avec de petites percussions, l'apport de la voix... Tout est accompli. Sur les pas racés du chat Kathinka, le « Requiem de Lucifer » sonne comme une douce parenthèse, ondoyant avec la flûte, esquissant tout un monde lointain aux touches extrême-orientales quand six percussionnistes pareils à des sculptures vivantes, chargés d'« instruments magiques » et de plaques sonores, entrent en résonance.

La « Danse de Lucifer » a l'allure d'un grand tutti à la fois terrible et troué de silences, dirigé par un Maxime Pascal ample, aux mains d'argent — au sens propre comme au figuré. Le chef du Balcon a manifestement mené un travail en profondeur avec la jeune harmonie du conservatoire de la Rue de Madrid, en gradin pour former le grand visage humain voulu par Stockhausen et mis en images (une esthétique de masques d'opéra chinois) par Nieto, jusqu'au départ en une grève générale bruyamment réglée. La trompette piccolo de l'ange Michael résiste à l'adversité dans une plastique polymorphe et sensible.

Pour la dernière scène, le spectacle se déplace dans une église, selon le vœu du compositeur. Maxime Pascal avait déjà présenté cet « Adieu de Lucifer » à la basilique de Saint-Denis, en juin 2016. A Saint-Jacques-Saint-Christophe de la Villette, il célèbre la même liturgie, qui suit scrupuleusement le missel stockhausenien, avec trombones inquiétants à la tribune d'un orgue qui nous souffle à l'oreille comme le Diable dans la nuque, basses abyssales en robe de bure tournées vers le mur, ténors en blanc proférant les Salutations des vertus de saint François d'Assise... Un rituel archaïsant et bruyant, rythmé par les coups de sabot des « frères » dans leurs circonvolutions et la course folle du « diable à trombone » dans l'allée centrale. En guise d'envoi, un oiseau noir (forcément diabolique) est libéré de sa cage sur les marches de l'église, avant que l'ensemble d'hommes (remarquable Choeur de l'Armée française dans un quasi contre-emploi) brise des noix de coco devant un public et des badauds amusés. On se sent confus sinon coupable de penser que le tableau peut flirter avec toute une imagerie cinématographique digne des clichés du Nom de la rose d'Annaud voire du nonsense du Sacré Graal! des Monty Python. Mais cette mise à distance n'est pas inutile et est peut-être même indispensable pour dissiper les inspirations les plus fumeuses du grand cosmique Stockhausen. Ce recul permet de mieux contempler dans son ensemble le chef-d'oeuvre, qui se déploie dans un rapport au temps (près de cinq heures en comptant la translation d'un lieu à l'autre) et à l'espace distendu sinon aboli. Qui d'autre que Le Balcon peut se mesurer, dans la joie et la rigueur, à un geste aussi démiurgique ?

OLYRIX
32 AVENUE CHARLES V
94130 NOGENT-SUR-MARNE

Olyrix
FOUNDED 1984

Mardi 2 juillet 2019
Damien Dutilleul



Samstag aus Licht : samedi de lumière et de chaleur au Balcon de la Philharmonie

Avec *Samstag aus Licht* de Stockhausen porté par Le Balcon, la Philharmonie de Paris démontre une nouvelle fois sa capacité à présenter des œuvres imposantes, requérant d'importants moyens, et à attirer un public nombreux, y compris pour des œuvres pointues.

Rien n'arrête la Philharmonie de Paris. Quelques jours après un *Berlioz Monstre* requérant une masse orchestrale et chorale gigantesque, l'institution parisienne récidive en présentant *Samstag aus Licht* de Karlheinz Stockhausen, dont Le Balcon avait déjà présenté la dernière scène lors du Festival de Saint-Denis en 2016. Cet opus, second dans l'ordre de compositions des sept « Jours de lumière », fait suite au *Donnerstag aus Licht*, donné par la même équipe à l'Opéra Comique en début de saison. Tout aussi ésotérique mais plus décousue (les différentes parties ont été composées pour des occasions différentes et créées séparément), l'œuvre impressionne par son jusqu'au-boutisme, son gigantisme. Le temps s'y disloque, s'y dilate, y sidère, dans un ésotérisme qui donne l'impression de vivre un rêve éveillé (ou non !). « Le spectacle est partout », annonce-t-on à juste titre au public à l'entrée.

La soirée commence, dans la salle des concerts de la Cité de la musique, par le « Salut du samedi » : installés en quatre groupes (aux points cardinaux, précise le livret), les cuivres et deux percussionnistes lancent une violente charge sonore. Les trombones barrissent tandis que les autres instruments marquent les pas par des accords de tierce et de septième (3 et 7, deux chiffres-symboles imprégnant l'œuvre, tout comme le 13). Une chorégraphie exécutée par les instrumentistes fait en effet penser au déplacement d'éléphants, les lourds tubas se mouvant malaisément, tandis que les trombones montent vers le ciel comme des coups de trompes.

Lucifer, sous les traits de Damien Pass en costume gothique, personnage principal de cet opus, entre alors en scène pour le « Rêve de Lucifer » et appelle son complice pianiste d'un long et vibrant « Alphonse ». Les deux interprètes s'élancent dans une danse des chiffres (comptés jusqu'à 13), qui sont criés, chantés, chuchotés, respirés, sifflés, persiflés, frappés, déclamés, la sonorisation étendant à l'infini les possibilités d'effets. Alphonse Cemin, mutin lutin, explore son piano à queue sous toutes les coutures, pinçant directement ses cordes ou les tapant avec un marteau, frappant son coffre, s'asseyant sur le clavier. La voix de Damien Pass reste ancrée, abyssale et résonnante. L'abolition du temps, réclamée par le compositeur, se fait sentir, tant par de longs silences que par la répétition des motifs.

Vient alors le « Chant de Kathinka » : un nouvel univers se met en place. Claire Luquiens interprète le rôle du chat Kathinka à la flûte traversière, debout sur le piano. Le son feutré et envoûtant de son instrument est tranché de sons stridents et percutants. Six percussionnistes (parmi lesquels le compositeur Arthur Lavandier), affublés de nombreux accessoires extraordinairement variés, placent le chat dans une jungle bruisant de présences mystérieuses. Les cinq sens, auxquels s'ajoute la pensée, sont passés en revue puis libérés : six attributs caractérisant l'humain sont ainsi enseignés à l'âme défunte pour l'emmener vers la lumière.

OLYRIX
(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)



Mardi 2 juillet 2019
Damien Dutilleul

Le chant est interrompu par les rires sarcastiques des musiciens du Balcon et de l'Orchestre d'harmonie du CRR de Paris, vêtus de combinaisons blanches et disposés de manière à former le visage de Lucifer, qui entament la « Danse de Lucifer », sous la direction de Maxime Pascal dont les longues phalanges grimpées d'argent indiquent une pulsation précise. La musique bouillonnante est rythmée par un balancement pendulaire marqué par les percussions : chaque seconde tombe comme un coup de marteau au cours de l'enseignement de l'ange déchu. Michael, personnage introduit dans Donnerstag, réparaît sous les traits du trompettiste Henri Deléger (toujours accompagné de ses multiples sourdines pour faire varier le son de son instrument), apportant un vent de rébellion : les instrumentistes finissent par quitter le plateau en envoyant valser leurs partitions.

Un entracte d'une heure offre au public le temps de se rendre à l'Eglise Saint-Jacques-Saint-Christophe, où est donnée la dernière partie du spectacle, « Les adieux de Lucifer ». 13 moines blancs y affrontent 26 moines sombres, chaussés de lourds sabots de bois résonnant sur les dalles de l'église, dans un implacable rite d'exorcisme. Un vent de folie pointe, lorsque les moines sombres, en procession, accélèrent le mouvement jusqu'à courir dans la nef (sous une chaleur caniculaire et d'épaisses soutanes), tapant des pieds en chantant une cantate inspirée de la Louange des Vertus de Saint-François d'Assise. Des cris résonnent, émis par les voix sombres et immenses des chanteurs du Chœur de l'Armée française (qui hélas ne parviennent pas tous à garder leur sérieux jusqu'au bout). Le son se maintient, continu, toujours surprenant, durant l'heure que dure cette anti-messe. Le public est alors invité à rejoindre le parvis : un corbeau, Lucifer, est libéré et s'envole dans les airs. Les moines projettent des noix de coco sur le sol (reprenant là un rite hindou) laissant la pureté de l'eau qu'elles contiennent éclabousser alentour. Puis, joyeux, ils s'enfuient en courant dans les rues de Paris.

Lorsqu'ils reviennent, accompagnés des concepteurs du spectacle (dont le chanteur Damien Bigourdan), c'est pour recevoir l'ovation d'un public à la fois ébloui, déconcerté, épuisé, intrigué, assoiffé, envoûté, interloqué.

TÉLÉRAMA

8 RUE JEAN ANTOINE DE BAÏF, 75013 PARIS

Télérama

Mercredi 3 juillet 2019

Sophie Bourdais



Sur les traces des aventuriers du lyrique

Voici venu le temps des festivals, favorables aux expérimentations lyriques débridées. Les festivals Manifeste et Midsummer, qui viennent de s'achever, en proposaient deux très différentes, mais tout aussi enthousiasmantes. Avec, aux premières loges, les brillants ensembles de Maxime Pascal (Le Balcon) et Sébastien Daucé (Correspondances).

Bien sûr, on peut remonter pour la énième fois *La Traviata* de Verdi, *Giulio Cesare* de Haendel ou *Les Noces de Figaro* de Mozart, en essayant chaque fois d'y raconter quelque chose de nouveau. Mais certains chefs n'y trouvent pas leur compte. Les sentiers bien balisés et trop battus les ennui. Alors ils prennent des chemins de traverse, écument les bibliothèques, retournent aux sources d'inspiration de compositeurs oubliés ou délaissés. Et montent très sérieusement des projets un peu fous, soutenus par des collectifs d'artistes à qui ils ont su insuffler leur curiosité dévorante et leur goût du défrichage, et par des institutions et des festivals suffisamment convaincus pour prendre le risque de déconcerter leurs habitués.

Les Français Maxime Pascal et Sébastien Daucé, trentenaires tous les deux, font partie de ces aventuriers de l'opéra. Avec leurs ensembles respectifs, Le Balcon et Correspondances, ils viennent de nous offrir, coup sur coup, deux des plus étourdissantes créations françaises vues cette saison, en clôture des festivals Manifeste (à Paris) et Midsummer (à Hardelot) : *Samstag aus Licht* (1983), de Karlheinz Stockhausen, et *Psyché* (1675), de Matthew Locke. Près de trois siècles séparent la conception de ces œuvres, qui s'inscrivent dans des univers musicaux très différents, contemporain pour l'un, baroque pour l'autre. Et leurs re créations respectives, mise en scène pour la première, en version concertante pour la seconde, ne posent pas les mêmes défis. Mais la même passion, la même rigueur, le même artisanat généreux et pointilleux les relie.

Descente en enfer

Commençons par *Samstag aus Licht* (« Samedi de lumière »), découvert vendredi 28 juin. Nous vous avons raconté cet automne comment Maxime Pascal et Le Balcon ont entrepris de monter tout Licht, l'opéra-monde en sept volets de Karlheinz Stockhausen (vingt-neuf heures de spectacle composées en 1978 et 2003, à raison d'un opéra pour chaque jour de la semaine), en commençant par *Donnerstag aus Licht* (« Jeudi de lumière »), donné en novembre 2018 à l'Opéra Comique. *Samstag aus Licht*, jour de Lucifer, l'ange déchu, est le deuxième épisode de la saga. Il a été créé en 1984 à la Scala de Milan, et jamais représenté en France, sauf par fragments. Le Balcon avait ainsi présenté en 2016 au Festival de Saint-Denis la quatrième et dernière scène, *L'Adieu de Lucifer*, nous laissant le souvenir d'un happening bizarre et génial, mais inconfortablement déconnecté du cadre qui lui donnait sens. déconcertante.

(Suite de la première page)

En montant *Samstag* dans son intégralité, Maxime Pascal rend sa fonction cathartique et libératrice à *L'Adieu de Lucifer*, et va plus loin que la production de la Scala en respectant le vœu de Stockhausen, qui souhaitait que l'opéra, « interrompu » en cours de route par une fausse grève de l'orchestre, commence dans une salle de concert et se termine dans une église située à proximité. Mise en scène avec sobriété et fantaisie par le ténor Damien Bigourdan, en complicité avec l'artiste plasticien Nieto et avec la collaboration technique de l'Ircam, la première partie avait lieu dès 18h30 à la Cité de la Musique, un entracte d'une heure permettant aux spectateurs de rejoindre, en longeant le canal de l'Ourcq (interlude idéal en cette chaude et lumineuse soirée d'été), l'église Saint-Jacques Saint-Christophe de la Villette. Transformer un opéra, événement plutôt statique, en (modeste) randonnée, il fallait oser, mais cela déplaçait, d'une certaine manière, l'aventure du côté du public... Lequel était d'autant plus enclin à l'accepter qu'il avait réservé une ovation méritée aux interprètes des trois premières scènes.

Si la basse Damien Pass, le pianiste Alphonse Cemin, les flûtistes Claire Luquiens et Julie Brunet-Jailly et la danseuse Emmanuelle Grach s'imposent en effet comme les vedettes du *Rêve*, du *Requiem* et de la *Danse de Lucifer*, *L'Adieu de Lucifer* est le domaine d'élection du Chœur de l'Armée française (superbes voix d'hommes). Habillés en moines, accompagnés par sept trombonistes et un orgue, ses membres sont chargés d'exécuter un rituel sonore et gestuel très codifié, fascinant et légèrement inquiétant, qui commence avec le « chant » fortement chahuté des Salutations des vertus de saint François d'Assise et se termine sur le parvis, avec la libération d'un oiseau en cage, une hécatombe de noix de coco solennellement brisées sur les dalles, puis distribuées aux spectateurs les plus proches, éberlués et hilares... Aux alentours de 23 heures, en voyant réapparaître Maxime Pascal aux saluts, on a réalisé à quel point Karlheinz Stockhausen nous invitait, entre autres innovations, à repenser le rôle du chef d'orchestre, partiellement invisible dans *Samstag* (sauf pour *La Danse de Lucifer*, où le directeur du Balcon dirigeait devant nous des membres de son ensemble et l'orchestre d'harmonie du Conservatoire à rayonnement régional de Paris).

Daucé, chef-chercheur

[...]

Sophie Bourdais



Vers la lumière avec Stockhausen et Le Balcon

Le Balcon tient ses engagements. Après la création française de *Donnerstag à l'Opéra comique*, le premier des sept opéras de *Licht* (1977 à 2002), la Compagnie monte *Samstag aus Licht* à la Cité de la musique avec l'ambition de représenter la totalité du cycle dans les sept années à venir.

Si *Donnerstag aus Licht* (« Jeudi de Lumière ») est le jour de Michael, l'une des trois figures spirituelles de la mythologie du compositeur, *Samstag* (Samedi) est le jour de Lucifer, le jour de la mort, de la danse de la mort, de l'adieu et du passage à la lumière. La macro-structure de chaque journée est globalement la même, en trois scènes pour *Samstag*, avec un Salut et un Adieu. Ce dernier, particulièrement développé, doit être donné dans une église à proximité du théâtre. Ainsi, le public se déplace-t-il ce soir de la Philharmonie à l'église Saint-Jacques-Saint-Christophe pour une dernière scène d'une retentissante beauté, que *Le Balcon* avait déjà donnée en juin 2016 à la Basilique de Saint-Denis dans le cadre du festival.

Pour l'heure, et dans une salle des concerts bondée, quatre groupes de cuivres rehaussés de percussions résonnantes sont répartis dans les galeries supérieures pour le Salut bien sonnante. Les musiciens du Conservatoire régional de Paris épaulent ceux du Balcon, tout de noir vêtus dans cette fanfare inaugurale plutôt sombre et lancinante, où sept trombones (l'instrument de Lucifer) font entendre leurs glissades dépressives. Rappelons que Lucifer est frère de Michael et s'oppose à lui en tant qu'esprit de rébellion, qui nie et ne connaît pas l'amour. Dans le système codifié de Stockhausen et la symbolique des nombres qui infiltre toute l'écriture de *Licht*, le 13 est associé à Michael et le 11 à Lucifer (la somme de 24 n'est sans doute pas anodine). Comme dans *Donnerstag*, les personnages sur scène comptent très fréquemment plus qu'ils ne parlent ou ne chantent. Pianiste mais aussi acteur et performeur impressionnant, qui donne également de la voix, Alphonse Cemin en toge noire est aux côtés de la basse Damien Pass dans la première scène de *Samstag*, Le rêve de Lucifer associant couches temporelles et strates lumineuses. Le pianiste interprète rien moins que le *Klavierstück XIII* de Stockhausen, une pièce de trente-cinq minutes théâtralisée par le compositeur, dont l'écriture puissante, inventive et habitée incarne l'esprit créateur de Michael. Lucifer, engoncé dans son sofa, s'est endormi et feint la mort.

L'espace de la salle des concerts s'anime dans *Kathinkas-Gesang* (« Chant de Kathinka ») avec la présence dans les étages de six percussionnistes représentant les six sens mortels (la pensée en sus). « L'ouïe », juste derrière nous, porte un diadème de clochettes, une râpe en guise de tablier et manipule un bâton de pluie ou percute une plaque de métal. Ces « exercices musicaux » aux allures de rituel interviennent en alternance avec le solo de la flûte – captivante Claire Luquiens déguisée en chat noir – et doivent préserver des tentations l'âme du mort.

Lucifer règne en maître absolu dans la dernière scène (« Danse de Lucifer »), apothéose de lumière et de couleurs, où l'ange déchu – Damien Pass impérial – a imaginé l'orchestre de vents sous forme de visage humain géant (façon Jean-Michel Basquiat), tandis que s'accomplit la course des heures (de 1 à 24) via les ressources des lasers.

La réalisation (celle de Nieto) fascine l'œil autant que l'oreille, chaque danse (du sourcil gauche, de l'œil droit, des ailes du nez, du bout de la langue, etc) entraînant dans son mouvement le geste idoine des instrumentistes. Maxime Pascal est à l'œuvre, face à une centaine de musiciens bien préparés pour célébrer cette fête étrange, émanation du génie de Stockhausen dans son envol psychédélique.

L'Adieu en l'église Saint-Jacques-Saint-Christophe n'est pas moins saisissant. Le compositeur a choisi le long poème de Saint-François d'Assise, *Lodi delle virtù* (« Éloges des vertus »), pour terminer son opéra : aubes blanches pour les solistes, bureaux bruns avec capuche, sonnailleries et percussions de bois pour les acteurs de la cérémonie qui se joue dans l'allée centrale et les bas-côtés de l'église : « La sainte Sagesse confond Satan et toutes ses malices ». Les mêmes glissandi dépressifs – ceux des trombones dans le Salut – se font entendre au sein du chœur liturgique, tout comme le son « fry » (venant de la gorge) des voix les plus graves. Le bruit des sabots de bois frappant le sol participe de cette action sonore musclée (Kagel n'est pas loin), perturbée par les rafales de l'orgue – Ayumi Taga – et des six trombones entendus de la tribune. Invisible mais veillant au grain, Maxime Pascal œuvre dans l'ombre avec la même efficacité.

L'ouverture des portes de l'église et la libération de l'oiseau noir, maintenu jusque là dans sa cage, figure le passage à la lumière, tandis que les moines, encouragés par leurs frères, fracassent des noix de coco sur la dalle de marbre....



RESMUSICA
242 BOULEVARD VOLTAIRE
75011 PARIS

Mercredi 3 juillet 2019
Michèle Tosi

Lundi 9 juillet 2019
Bertrand Renard



Scène 3 : Luzifers-Tanz
Damien Pass (basse), harmonie du CRR de Paris

Avec «Samstag aus Licht» la folie Stockhausen conduite par Maxime Pascal

«Samstag aus Licht» (Samedi de lumière) de Karlheinz Stockhausen fut l'événement de la fin juin: «opéra» fou, oeuvre folle et cependant très pure d'un trublion de la musique moderne, donnée en création française à la Cité de la Musique, sous l'autorité de Maxime Pascal, 25 ans après la première mondiale à la Scala de Milan. Grand moment.

Mon camarade Lorenzo Ciavarini Azzi vous a donné un avant-goût en assistant aux répétitions. L'oeuvre complète dure trois heures et demie. Rappelons qu'il s'agit d'un cycle de sept opéras intitulés Licht (Lumière) chacun consacré à un jour de la semaine... à la manière de Stockhausen (1928-2007). Le cycle fut composé sur 25 ans, de 1978 à 2003, et les premières françaises nous arrivent un peu au compte-gouttes mais cela s'accélère. *Donnerstag aus Licht* fut créé à l'Opéra-Comique en novembre, sous l'autorité de Maxime Pascal, à qui les mânes du compositeur doivent une fière chandelle: c'est encore lui qui, à la Philharmonie 2 (ex-Cité de la Musique), était aux manettes du projet.

Avec au moins deux remarquables collaborateurs à la direction scénique et à la création visuelle, Damien Bigourdan et Nieto, *Samstag aus Licht* nous raconte donc la vie quotidienne de Lucifer, l'ange déchu (surtout pas le Diable!) qui s'ennuie et que des créatures essaient de distraire. Mais Lucifer est absent à soi-même, devant nous sans être là, acteur secondaire de sa propre vie. Stockhausen a puisé dans l'Idiot de Dostoïevski et ses personnages, Rogojine et le prince Mychkine, des analogies avec Lucifer et Michael, le «héros» de *Donnerstag*. Pour les autres opéras nous verrons bien.

Lucifer s'ennuie. Il vient d'écouter avec nous des fanfares d'introduction lancées des coursives, jouées par les cuivres du Balcon et de l'orchestre d'harmonie du Conservatoire Régional. Mais ces fanfares, quoique très bien sonores, agressives à souhait, proches parfois du cri, sont un peu languettes. Donc il bâille. Il s'affaisse sur son grand fauteuil qui se répand sur le sol comme des pattes d'araignées de goudron liquide. Il a le poil noir, la barbe noire, une chemise noire dépoitraillée. Une voix noire, de basse (Damien Pass, très adéquat) dont il lance un sonore: «Alfons, Alfons, komm hier (Viens ici)».

Alfons (en allemand) entre. C'est Alphonse (en français) Cemin, l'excellent pianiste, collaborateur, souvent, de Maxime Pascal, et qui privilégie une carrière de brillant accompagnateur au rôle soliste où il triompherait. Le voici, salopette sur un torse nu, les cheveux blonds en pétard, les yeux faits au khol qui lui donnent un regard de hibou, les lèvres peintes en mauve, déchaîné sur son instrument comme un petit diablotin qui est là pour amuser son maître. Piano martelé, les mains frappant parfois la table, qui regarde vers Bartok, ou Debussy et Ravel dans des moments plus calmes, on a même cru reconnaître une citation du 3e concerto de Prokofiev. Stockhausen aimait cet instrument pour lequel il a beaucoup composé. On ne sait qu'admirer de Cemin, l'endurance (on ignorera s'il y a quelque chose d'improvisé) ou la capacité à être constamment son personnage (sourire sardonique, grimaces et, quand Lucifer le renvoie, mine hautaine et tentation de casser le piano). Sauf qu'à la fin de la séquence... Lucifer s'ennuie toujours.

Alors (car il faut voir que Stockhausen a tout prévu, tout écrit), sur le piano recouvert de feutre, grosse masse qui ressemble à un chat tapi, entre la fameuse Kathinka, le chat, soit la flûtiste Claire Luquiens. Elle joue debout au milieu de petites lumières, c'est très beau, la flûte gambade, feule, miaule, trémousse des notes brèves, lance de longues mélodées. C'est assez hypnotique... pour ceux qui aiment la musique répétitive. Un peu long pour moi (comme l'était la partie piano) mais je comprendrai au final que dans ce genre d'oeuvre il faut accepter de lâcher prise, cela participe de l'immersion et, dans la mémoire qui s'y imprime d'une longue traînée, de la fascination.

Mais voici que surgissent au balcon, tout autour de nous, de surprenants personnages habillés de noir avec des bonnets de lumière, portant en breloques des percussions, cloches, gongs, triangle, voire des sons électroniques qui vibrent sur leur habit. Il y a aussi des chants d'oiseaux, une rumeur de forêt vierge, des formules mathématiques qui s'inscrivent sur ces silhouettes noires qui se déplacent lentement tels des hérons. Même si la musique est reprise, inlassablement, par la flûtiste (qui fait de la main quelquefois des gestes de refus), on bascule dans l'étrangeté absolue des six sens mortels, chacun en symbolisant un, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher et la pensée.

C'est alors que commence l'épisode le plus spectaculaire (chacun d'eux dure facilement la demi-heure) Le fond de la scène s'éclaire par parties, dans des tons rouges, bleus, roses, laissant apparaître des sections de musiciens habillés de blanc comme au Cotton Club: on croirait voir un orchestre de Cab Calloway infernal, avec Lucifer assis au milieu (dans la position de Dieu jouant le monde aux façades des cathédrales gothiques). Et voici donc les danses de Lucifer.

Maxime Pascal, pour cette section, a pris les manettes, dirigeant de la salle, en déhanché, comme un (autre) diabolotin sorti de sa boîte, cette énorme jazz band de musiciens qui pétaradent, hurlent, couinent, dans une écriture rythmée formidablement efficace. Le coup de génie étant cette utilisation de la vidéo qui a quelques choses des dessins de manga stylisant des parties du visage (la projection est de Florent Derex). Et Stockhausen a tout prévu: Danse du sourcil gauche: période de 11 doubles croches/ Danse de la joue droite: période de 6 triolets de noire/ Danse du bout de la langue: période de 3 blanches. Il y aura aussi les danses du sourcil droit, de l'oeil gauche, droit, de la joue gauche, des ailes du nez, de la lèvre supérieure, du menton. Car, comme le dit la devise (de Stockhausen lui-même, rassurez-vous!): «Homme, tant que tu n'auras pas appris de Lucifer à quel point l'esprit de contradiction et l'indépendance déforment l'expression du visage et comment un sourcil peut danser contre l'autre sourcil... tu ne pourras tourner un visage en harmonie vers la LUMIERE (Licht)»

Et là, on est vraiment à l'opéra. Et à la fin tous les musiciens se battent, jettent leur partition, se révoltent, jouent ce qu'ils veulent devant Maxime Pascal, le chef, (sciemment) impuissant, dépassé...Et l'on sort, il est neuf heures du soir, c'est le jour le plus chaud de la canicule, l'air est très doux. On a une heure pour rallier l'église Saint-Jacques-Saint-Christophe où se tiendra la seconde partie du spectacle, dans ce coin de Paris devenu très «tendance» où, en longeant le canal de l'Ourcq, on prend une bouffée de douceur de vivre française, ou européenne si l'on veut, cafés remplis où l'on boit debout si l'on ne peut s'asseoir, péniches-restaurants, gens installés en désordre le long de l'eau, les jambes pendantes, pique-niquant sur des tables pliantes ou la nappe à même les pavés, ou buvant un coup entre amis, dans un calme confraternel et respectueux qui est l'image même d'un Paris pas si oublié mais dont on parle à peine. Le Paris, disons-le, que voulaient tuer les terroristes du 13 novembre et qui continue, debout, à narguer la bêtise humaine. Lucifer rôdait-il par là?

J'atteins cette église que je ne connaissais pas (moi qui suis profondément rive gauche) en haut de marches bordant l'eau et d'un joli square où des familles bavardent et jouent. C'est une église de style byzantin, construite à la fin du règne de Louis-Philippe quand la population au nord de Paris commençait à devenir dense.

A l'intérieur l'église est bondée, sombre et bizarre, il fait très chaud, les éventails sont sortis; on est serrés comme des sardines et peu à peu des moines en blanc passent, pour se retirer dans une petite chapelle un peu cachée. D'autres moines entrent, plus nombreux, robe brune, robe franciscaine. Un oiseau en cage est posé par l'un d'eux sur l'autel. Dans le programme un texte de Saint François d'Assise accompagne l'Adieu de Lucifer auquel nous allons assister. C'est la «Salutation des vertus», en italien: Salut, reine Sagesse... / Dame sainte Pauvreté, que le Seigneur te garde... / Dame sainte Charité, que le Seigneur te garde... / Vous toutes, saintes Vertus, que le Seigneur vous garde... / Nul homme en ce monde, si d'abord il ne meurt, ne peut posséder une seule entre vous». Jusqu'à douze versets.

Et alors ce sera une heure de musique et de spectacle violente et superbe, où les moines en brun, le visage à demi caché, dansent une sorte de ballet autour de la nef en scandant de leurs sabots claquant au sol les chants, rauques, criés, coupés en deux, en trois, d'abord par un moine blanc, puis par les moines bruns par groupes ou en chœur, dans des crescendos et decrescendos psalmodiés, hurlés, avec des interventions sataniques d'un orgue colérique, avec trompettes et trombones hystériques depuis la tribune. Vacarme (bravo la spatialisation de l'église!) devant nous, perplexes, tant cette partie-là, cette ambiance-là, est différente de ce que nous avons vu. Piétinements des sabots, course des moines sur les bas-côtés, syllabes italiennes étirées, tranchées, embrassade des moines qui avancent ensemble comme dans la parabole des Aveugles, se tenant sans se voir, hallucinés, pendant que certains d'entre eux, de voix terribles et si sonores, chantent la parole de Saint François mais comme une parole noire.

Et soudain comme un éclair en moi...

Car Stockhausen décrit tout cela, ce rituel-là, mais avec une neutralité étrange, comme s'il marchait sur des oeufs face à la Sainte Eglise. Mais voilà (et c'est vraiment une interprétation toute personnelle): on est chez Lucifer, ces moines sont des moines damnés, qui relisent le texte de leur saint patron depuis les ténèbres, le hachant parce qu'il leur brûle la gorge, parce que l'ombre de Saint François, le pieux petit frère, leur est intolérable, les épouvante, les oblige à chercher dans cette église sombre la marque des musiques terrestres qui les ont accompagnés mais réécrites par Lucifer, orgue bruyant, trompettes agressives. Il y en a tant, dans les récits, de ces religieux qui ont fini au fond des enfers, qui sont devenus des fantômes maudits, aux portes même de Paris, vers le Val d'Enfer qui est devenu depuis, par un jeu de mots troublant, le quartier Denfert-Rochereau.

Tout s'explique alors: l' adieu de Lucifer se fait à l'envers de Dieu, avec ceux qui ont basculé du côté obscur non de la force mais de la religion chrétienne. Quand ils sortiront tous, les musiciens, ces moines magnifiques qui sont membres des chœurs de... l'Armée française (ils ont dû bien s'amuser), Maxime Pascal, remarquable organisateur de l'événement, et qu'ils salueront devant nous en haut des marches de l'église, ils auront déjà sacrifié au rituel décrit par Stockhausen: «La scène se termine sur le parvis de l'église. Le chœur d'hommes libère un oiseau et lance avec force des noix de coco sur la dalle du parvis»

Ainsi fut-il fait. Mais l'oiseau n'était pas une colombe, symbole de la paix et de l'Esprit Saint. C'était un corbeau noir, un corbeau de malheur et de superstition.

Luciférien.

Bertrand Renard

Lasst uns Kokosnüsse spenden

Süddeutsche Zeitung

29 Stunden dauert Karlheinz Stockhausens Zyklus "Licht". In Paris führt das Musikerkollektiv "Le Balcon" den "Samstag" auf: mit theatraler Kraft und Kommunion.

1er juillet 2019

Es ist ein seltsamer Orden, der da zu nächtlicher Stunde in einer Pariser Kirche seinen Gottesdienst feiert. In Kutten und Holzpantinen umstehen vierzig Mönche murmelnd das Kirchenschiff, während vorn am Altar ein Vorsänger die «Lodi delle virtù», das «Loblied der Tugenden» des heiligen Franz von Assisi, anstimmt. Doch die himmlische Stille weicht bald einem Höllenlärm. Die Mönche rennen und hüpfen auf ihrem scheppernden Schuhwerk quer durch den Raum, rattern und bimmeln dazu derart wüst mit Karfreitagsklappern und Messschellen, dass es den Heiligen Jakob und Christoph, Namenspatronen der Kirche im 19. Pariser Arrondissement, schummrig werden muss droben im Himmel. Die wiederholt lautstark vorgetragene Forderung nach «obbedienza», «Gehorsam», hilft ebenso wenig wie die schrillen Cluster, die die Orgel und ein paar Posaunisten von der Empore schicken - bis schließlich ein wunderbar vom Himmel fallender Sack mit Kokosnüssen dem Treiben Einhalt gebietet. Es sind die Männer vom Chor der französischen Armee, einer ehrwürdigen Institution der französischen Republik, die dieses groteske Ritual nicht nur mit militärischer Präzision vollführen, sondern - man sieht es den Gesichtern an - durchaus kindlichen Spaß an diesem ungewöhnlichen Einsatz haben.

Gewonnen dafür hat sie das Musikerkollektiv «Le Balcon», das bis 2025 alle sieben Tage aus «Licht» aufführen will, dem 29-stündigen Musiktheaterzyklus, an dem der Komponist Karlheinz Stockhausen zwischen 1977 und 2003 arbeitete. Die Bedenken, die einer vollständigen Aufführung bislang im Weg standen, scheinen momentan schwächer zu werden. Erst vor vier Wochen waren beim Holland Festival in Amsterdam immerhin vierzehn Stunden zu erleben (SZ vom 4. Juni), nun realisiert «Le Balcon» den «Samstag», nach der Eröffnung mit dem «Donnerstag» im vergangenen Herbst.

Dieser Teil steht ganz unter der scheinbaren Herrschaft Luzifers

Stockhausen hat den gesamten Zyklus aus der Konfrontation der drei archetypischen Figuren Michael, Eva und Luzifer entwickelt, wobei er sich von Mythologien und Ritualen mehrerer Weltkulturen inspirieren ließ.

Der «Samstag» steht, der christlichen Tradition entsprechend, als Tag des Todes ganz unter der scheinbaren Herrschaft Luzifers, bevor am Sonntag die dunkle Atmosphäre in das den Zyklustitel stellende Licht übergeht. «Luzifers Abschied» heißt die letzte, bereits auf die Auferstehung vorausweisende Szene, die nach den ersten zweieinhalb Stunden im Konzertsaal auf Wunsch des Komponisten in einer Kirche stattfindet.

Traditionelle Theaterformen sprengend, arbeitet Stockhausen auch innerhalb der einzelnen Tage mit unterschiedlichen Besetzungsgrößen und -formationen, was die Aufführung schon jedes einzelnen Personalintensiv macht. «Le Balcon», 2008 von sechs Studenten des Pariser Konservatoriums gegründet, besitzt dafür die besten Voraussetzungen, versteht man sich doch als variabel einsetzbare Gruppe, die ohne feste Hierarchien und Rollenverteilungen agiert. So spielt das Gründungsmitglied Alphonse Cemin kichernd wie die Hexe aus einem Märchenstück zu Beginn Stockhausens Klavierstück XIII auch klanglich als Spuk von unwirklicher Zartheit. Die Inszenierung des gesamten Abends stammt von Damien Bigourdan, der im «Donnerstag» noch als Tenor zu hören war, während der Dirigent Maxime Pascal in seiner eigentlichen Funktion nur in der dritten Szene, bei «Luzifers Tanz», in Erscheinung tritt.

Wobei dieses «nur» sehr relativ ist angesichts des riesigen Blasorchesters des Conservatoire à rayonnement régional de Paris, das Pascal im Konzertsaal der Cité de la musique zusammenhalten muss. Auf mehreren Ebenen bis unter die Decke gestaffelt, repräsentieren die jungen Musiker die gigantische Fratze Luzifers, der, mit beeindruckend rundem und vollem Bass gesungen von Damien Pass, hoch oben thront, während die einzelnen Orchestergruppen unten seine Augenlider, Wangen oder Kinn symbolisieren. Synchron dazu tanzt das Riesengesicht in auf das Orchester projizierten Videos mit einer Leichtigkeit, die etwas von Kinderzeichnungen an sich hat.

Mit ihrem Sounddesign und genau gewählten optischen Mitteln beziehen «Le Balcon», die ähnlich technikaffin sind wie der Elektronikpionier Stockhausen, den gesamten Raum des Konzertsaals ein. Die Musik entsteht unmittelbar aus der theatralen Aktion, weshalb sich die Wirkung von «Licht» in den bestehenden Aufnahmen nur unzureichend vermittelt.

Französische Eleganz hält Einzug bei Stockhausen, nimmt ihn leicht, aber nicht auf die leichte Schulter

So repräsentieren in «Kathinkas Gesang als Luzifers Requiem», der zweiten Szene des «Samstag», sechs Schlagzeuger im Dunkel des Ranges die sechs nacheinander schwindenden Sinne eines Sterbenden, während die Flötistin Claire Luquiens unten auf der Bühne die Seele mit ritualhaften Wiederholungen ins Jenseits geleitet. In der Pariser Inszenierung gehen die einzelnen Szenen wie magisch ineinander über. Französische Eleganz hält Einzug bei Stockhausen, sie nimmt die Neigung des Komponisten zur metaphysischen Allerklärung leicht, aber nicht auf die leichte Schulter.

Deutlicher als in anderen Teilen des Zyklus spielt der im Rheinland aufgewachsene Stockhausen im «Samstag» mit den Elementen seiner katholischen Erziehung, die er dabei zugleich konterkariert. Es brauche «Kontrageist und Unabhängigkeit», wer sich am Ende «in Harmonie zum Lichte wenden» wolle, singt Luzifer, was man durchaus als Überzeugung des Komponisten werten darf. Die Auferstehungsfeier findet statt, verwandelt sich aber zugleich in einen Hexensabbat, ist Gottesdienst ebenso wie Mummenschanz. Am Ende lassen die Choristen der französischen Armee auf dem Kirchenvorplatz die Seele Luzifers in Gestalt eines schwarzen Vogels in die Nachtluft fliegen und zertrümmern die vom Himmel gefallenen Kokosnüsse auf dem Pflaster, wie es der Komponist bei einem Ritual auf Sri Lanka erlebt hatte. Dann gibt es Kokosnuss für alle, Stockhausen lässt die Kommunion spenden.

Manche halten das für die Privatreligion eines Komponisten; es gibt, auch in Paris, andere, die wie in Trance die Hände öffnen, und es gibt solche, die über all das einfach grinsen. Dass sie alle irgendwie Recht haben, macht die Faszination eines Werks aus, an dem man auch nach dieser Aufführung eines kaum bestreiten kann: seine außergewöhnliche theatrale Kraft.

Michael Stallknecht

Lucifero secondo Stockhausen

A Parigi successo per *Samstag aus Licht*

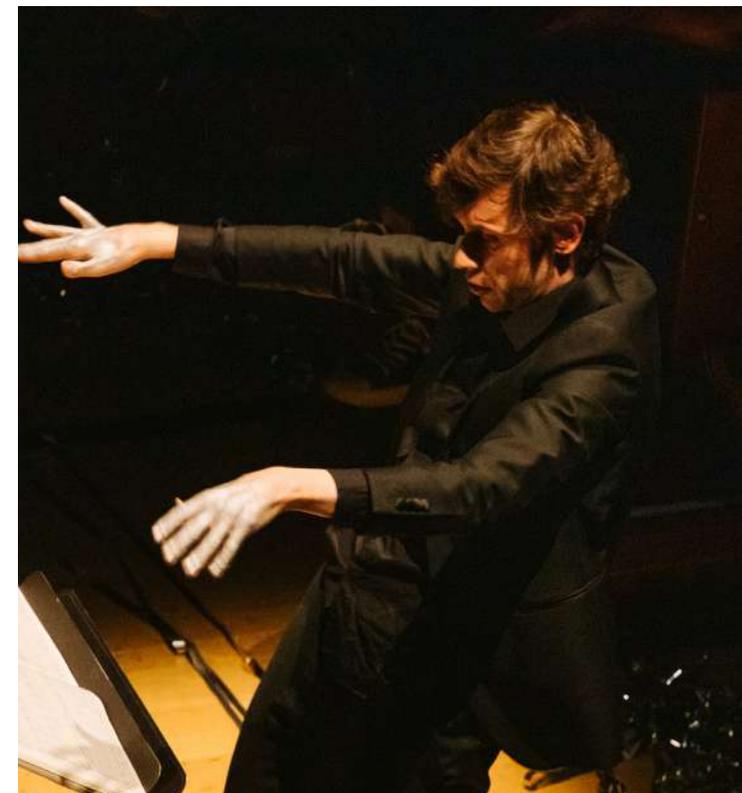
Il collettivo creativo-musicale parigino Le Balcon ha avviato nel 2018, in occasione del suo decennale, un progetto ciclopico: realizzare – con cadenza annuale – l'intero ciclo *Licht* di Karlheinz Stockhausen. Dopo *Donnerstag aus Licht*, l'afoso giugno della capitale francese ha visto nascere – nel quadro del festival *ManiFeste* e della chiusura delle attività stagionali alla Philharmonie – l'allestimento di *Samstag aus Licht*, la giornata che nel ciclo è dedicata a Lucifero: si tratta di una costellazione di brani in sostanza solistici, eseguibili anche separatamente e conduttori di una traiettoria simbolica dispiegabile pienamente nella modalità teatrale (dove sono affiancati da un interprete vocale materializzante la proiettiva figura centrale), intercalati con un 'saluto' introduttivo, un vasto pannello per grande organico, e una scena finale da eseguire in un diverso spazio preesistente; che dev'essere, non casualmente, una chiesa, trattandosi dell'esito del percorso psicagogico delle scene precedenti, rafforzato dall'adozione in questa scena del testo in italiano delle Lodi delle virtù francescane (non si dimentichi che l'opera fu commissionata e battezzata dal Teatro alla Scala).

Una relativa agilità strutturale di questa 'giornata' non deve mascherare l'impegno richiesto alla produzione: i solisti strumentali alle prese coi vasti episodi loro dedicati nella prima parte devono padroneggiare brani lunghi e complessi, meno nelle tecniche d'emissione, che nella situazione performativa (tra cui l'esecuzione a memoria). La poderosa *Luzifers-Tanz* per grande organico – come il petroso, assai efficace preludio per ottoni e percussioni – è stata preparata dai giovani dei Conservatori regionali parigini, che hanno dimostrato una tenuta esecutiva lodevolissima. La *mise-en-espace*, elaborata da un collettivo capitanato da Damien Bigourdan, ha richiesto pure la sua cura realizzativa, soprattutto nella 'danza' sopra citata, nella quale le dieci parti del volto di Lucifero – il diabolus, il separatore-analizzatore dell'azione e della conoscenza – son state visualizzate in un fondale-velatino digitale, e movimentate in corrispondenza con l'entrata (anche assai serrata) dei gruppi – posizionati dietro il velatino – e delle figure strumentali corrispondenti. L'azione più articolata è quella dell'ultima scena, di fatto intermedia tra rito e rappresentazione: i numerosi performer del 'coro' agiscono perlopiù al perimetro della navata centrale, sia gestualmente sia sonoramente (con la voce, in comportamenti spesso debitori alle modalità di *Stimmung*, con campanelli e croccole da liturgia, con gli appariscenti zoccoli lignei), mentre solisti vocali e organo delimitano gli estremi inamovibili dello spazio acustico. Gli effetti di dinamica spaziale del suono sono spesso plastici e catturanti, e vicariano una certa staticità centrico-tonale di molta parte della scena, laddove invece quelle precedenti riescono nell'impresa – nonostante i prolungati archi di permanenza dei materiali – di dribblare gravitazione semplicistiche sviluppando, nelle classi omogenee di materiali, campi armonico-melodici sghembi tanto quanto le strutture ritmiche.

Il numeroso pubblico ha molto applaudito tutti gli interpreti, della cui direzione musicale generale si è incaricato Maxime Pascal, sia al termine della parte alla Cité de la Musique, sia alla conclusione definitiva alla Chiesa di Saint-Jacques-Saint-Christophe, dove ha atteso in forze che tutto il rito si chiudesse con una estenuante frantumazione di noci di cocco (non sappiamo se prescritta in partitura, o invenzione della regia). Appuntamento all'ottobre 2020, con *Montag aus Licht*.

gdm
giornaledellamusicait

Il Giornale della Musica
1er juillet 2019



Maxime Pascal

Festival de Saint-Denis/ Comme à l'opéra

Bonus : en mars 2019, au cours de huit concerts pédagogiques à Saint-Denis, Saint-Ouen et Paris, les solistes du Balcon ont interprété des extraits de Samstag aus Licht, dont Kathinka's Gesang, pour flûte et six percussionnistes. Voici un compte-rendu d'un de ces concerts, par le Journal de Saint-Denis.

C'est une œuvre quelque peu baroque qui a été jouée devant les enfants de l'école Roger-Semat. Le chant de Kathinka, tiré de l'opéra Samstag aus Licht de Stockhausen, était interprété le 21 mars par l'ensemble Le Balcon. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette œuvre de musique contemporaine a suscité l'intérêt des élèves et titillé leur curiosité. Il faut dire que tout avait été mis en œuvre pour interpeller le jeune public. La mise en scène d'abord. Alors que la flûtiste Claire Luquiens faisait face à l'auditoire, six musiciens s'étaient positionnés autour du public dans un accoutrement qui leur donnait des allures de ninjas. Vêtus de noir, ils avaient littéralement accroché à leur costume des instruments aux sons étranges issus des quatre coins du monde : guiros, washboards, bâtons de pluie, bol chantant, cymbales, kalimbas et même des instruments à percussion de leur propre invention comme une casserole remplie de pâtes sèches !

Plus de 200 écoliers aux concerts

La volonté de l'ensemble était de susciter la curiosité par l'apparence mais également par les bruits produits. Et cela a fonctionné. À peine le concert terminé que les questions fusent. Comme à chacun des concerts organisés dans les écoles par le Festival de Saint-Denis, les élèves profitent d'un temps d'échange avec les artistes. Préparés en amont du concert grâce des séances de sensibilisation, certains enfants ont reconnu des instruments, d'autres s'interrogent sur ces cloches en forme de tube qu'ils n'ont jamais vues ni entendues...

Pour une première expérience DR dans une école primaire, l'ensemble Le Balcon semble avoir rempli sa mission. L'orchestre – porté par le chef Maxime Pascal – a assuré une série de concerts dans deux écoles du 93 (à Saint-Denis et à Saint-Ouen), au Théâtre Marigny à Paris et dans la Maison d'éducation de la Légion d'honneur. Des rendez-vous musicaux réalisés dans le cadre du long partenariat qui l'unit avec le Festival de Saint-Denis depuis 2014. Plus de 2000 écoliers des villes de Plaine Commune ont bénéficié des concerts dans les écoles cette année. Mais l'action du Festival de Saint-Denis ne se limite pas aux scolaires.

Le Festival, comme depuis des années maintenant, s'invite dans les quartiers. À Saint-Denis, il inaugurerait mercredi 27 mars le premier concert à la Maison de quartier Pierre-Semard avec la Chapelle Harmonique (notre photo) puis programmait samedi dernier un deuxième concert de l'ensemble à Floréal. La Chapelle Harmonique est un jeune orchestre dirigé par Valentin Tournet et spécialiste de l'œuvre de Bach. Le public retrouvera l'orchestre à l'Auditorium du CRR93 à Aubervilliers le 21 mai à l'occasion du festival Métis, le petit frère globe-trotter du Festival de Saint-Denis.

Maxime Longuet

